

LA PLUS ANCIENNE INSCRIPTION SÉMITIQUE

JUSQU'ICI CONNUE

PAR

JULES OPPERT

Le cartouche de Naramsin, trouvé par nous, à Babylone, sur un vase d'albâtre, aujourd'hui englouti dans les eaux du Tigre, était jusqu'ici l'inscription la plus ancienne dont il fût possible de préciser l'époque. Elle a été gravée dans le XXXVIII^e siècle avant l'ère chrétienne, conformément au témoignage du roi Nabonid, qui met le roi Naramsin 3200 ans avant son règne. Elle se traduit ainsi :

« Naramsin, roi des quatre régions, conquérant du pays de Maggan (Égypte)¹. »

En assyrien : *Naram-Sin sar kibratî arbatî namrak Maggan (ki)*.

Le texte dont nous offrons maintenant la traduction n'est plus un simple cartouche, mais il contient des phrases, établit une filiation et frappe d'imprécations ceux qui voudraient détruire les œuvres du roi. C'est donc une inscription dans le sens le plus large du mot, et elle est selon nous plus ancienne que celle de Naramsin. En la reproduisant, nous nous écartons quelque peu de l'opinion de M. Hilprecht, un jeune savant qui a pris une part importante à l'expédition américaine de Chaldée, et qui vient de publier les débuts de ses investigations dans un magnifique ouvrage intitulé : *The Babylonian Expedition of the University of Philadelphia ; series A ; Cuneiform Texts*.

Le texte ou plutôt les textes proviennent des ruines de Niffar, au centre de la Mésopotamie, un peu au sud-est de Babylone, dans lesquelles nous avons reconnu, il y a quarante ans, la ville que les Assyriens appelaient *Nipur*, et dont le nom écrit en caractères idéographiques est *En-ki-ki*, « terre du maître du monde ». Notre identification a été confirmée par les fouilles de l'expédition américaine ; c'est, en effet, sur les tumulus de cette région que ses travaux se sont spécialement concentrés.

1. Cette version me semble maintenant plus rationnelle que celle que j'avais autrefois proposée : « Œuvre polie de Maggan ». D'autres savants voient dans le mot de *namrak* une expression rendant « butin », mais l'irrégularité resterait la même. Un titre se rapportant directement à la personne du roi, semblerait plus vraisemblable.

Les deux premières planches de la publication de M. Hilprecht, ainsi que quelques reproductions héliographiques, contiennent des inscriptions du roi : *Bingani-sar-iris*, dont le nom se traduit ainsi : « Le Puissant l'a sacré roi. » Le personnage n'était pas inconnu, et il avait donné naissance à des controverses aussi vives que peu sérieuses au fond. M. Menant avait déjà signalé un cylindre portant le nom de ce prince; on le trouve dans la collection de M. de Clercq, avec laquelle il a été publié; voir aussi dans le livre de M. Menant, *Glyptique*, t. II, p. 79. Le nom avait été lu *Sargani-sar-ali*; il était scindé par M. Pinches, conservateur du Musée britannique, et compris de manière que *Sargani* fût le nom et *sar ali* « roi de la ville » la qualité attribuée à ce monarque. Des savants qui sont toujours pressés d'accepter les interprétations nouvelles s'emparèrent de cette idée inadmissible, et bientôt on entendit proclamer que le roi assyrien Sargon ne se nommait pas *Sar-kinu*, *Sar-uhin* ou *Sarkayanu*, mais *Sargani*; une thèse fut même présentée à l'École pratique des Hautes Études, où cette prétendue amélioration fut proclamée comme une grande découverte. M. Menant et nous-même avons maintenu le contraire, par la raison très simple que les mots *Sargani-sar-ali* se trouvent dans la même case, ce qui indique dans les textes antiques qu'ils appartiennent à un même groupe. Puis après le nom vient le titre royal du monarque « roi d'Agadé », (c'est-à-dire « la ville du feu éternel », le prototype du nom sémitique Accad), ce qui exclut aussi le titre sans signification de « roi de la ville ». Ensuite, rien ne prouve qu'il faille prononcer *Sargani*, les lectures de *Hirvani* et de *Bingani* étant tout aussi possibles.

Les découvertes récentes ont donné pleinement raison à l'opinion qui ne scinde pas le nom, et personne de sérieux n'oserait affirmer aujourd'hui que Sargon s'appelait *Sargani*. Seulement, M. Hilprecht renverse maintenant la thèse et suppose que le nom de Sargon n'est que l'abréviation du nom primitif plus long, et enregistre hardiment les monuments de *Sargani-sar-ali* sous l'étiquette de Sargon I.

Les raisons qu'il allègue n'emportent pas avec elles la conviction absolue; il y a au contraire des objections à formuler, ne manquant pas d'une grande force, tandis que les raisons mises en avant en faveur de l'identité ne sont que des arguments d'une portée bien moindre et d'une logique moins concluante.

Nous transcrivons le texte d'après les deux exemplaires, dont chacun contient des phrases qui ne se trouvent pas dans l'autre. Mais pour le fond les textes sont identiques, sauf bien entendu quelques variantes grammaticales assez importantes. Nous indiquerons dans ce texte combiné ce qui appartient à l'une et à l'autre de ces deux rédactions. Les idéogrammes sumériens de ce document sémitique sont exprimés par des capitales; chaque case est rendue par une ligne. Le texte de la planche I du livre de M. Hilprecht est noté par A, celui de la planche II par B, mis avant la ligne; les lignes qui sont communes aux deux rédactions, ne sont pas spécialement marquées.

INSCRIPTION DE BINGANI-SAR-IRIS

A	<i>Bēlu</i> (AN-EN-KI) Belus	<i>Sa dippa</i> (DUP) Qui tabulam
A	<i>bēlusu rabū</i> dominus suus magnus. <i>Bingani-sar-iris</i> ⁴ Bingani-sar-iris.	<i>qatē-a</i> manuum mearum <i>u-ša-za-ku-ni</i> (u manque dans B) destruet,
B	<i>abil</i> (TUR) <i>It-ti-Bel</i> (AN-EN-KIT) filius Itti-Beli <i>dannu</i> (DA-LUM) potens, <i>sar</i> rex <i>A-ga-dē-(ki)</i> urbis Accad	<i>Belu</i> (AN-EN-KIT) Belus <i>au</i> (silu) et <i>Samas</i> (AN-UT) Sol <i>ac</i> et
B	<i>au</i> (silu) et	<i>Istar</i> (AN-RI) Istar
B	<i>ris</i> (SAK) <i>ba-u-la-ti</i> princeps dominii	<i>isid-šu</i> radicem ejus
B	<i>Bēli</i> (AN-EN-KIT) Beli, <i>ba-nuṣ</i> ædificator <i>E-kur</i> (BIT-MAT) templi <i>bit-Beli</i> (AN-EN-KIT) domus Beli <i>in Nipur</i> (EN-KIT-KI). in Nipur.	<i>li-zu-hu</i> (B <i>li-zu-ḥa</i>) eripiant <i>au</i> (silu) et <i>se-sir-šu</i> semen ejus <i>li-il-gu-tu</i> (B <i>li-il-gu-da</i>), dispergant (deleant).

En voici la traduction :

« Bel est son dieu suprême. Bingani-sar-iris, fils d'Itti-Bel, le puissant roi d'Accad et chef du domaine de Bel, a bâti le temple Ekur, la maison de Bel, dans Nipur.

« Celui qui détruit l'écriture de mes mains, que Bel, Samas et Istar arrachent sa racine et exterminent sa semence. »

⁴ L'identification de ce signe est sûre pour 𒀭𒌷𒌷 « ville », mais cela pourrait être aussi le signe 𒀭𒌷𒌷 , en babylonien 𒀭𒌷𒌷 . — La vraie lecture du verbe, qui termine plusieurs noms assyriens, est *iris*, au lieu de *essis*.

Le puissant intérêt qu'inspire ce texte réside surtout dans son antiquité reculée, tellement lointaine qu'on a peine à se la représenter dans sa simple réalité. Le fait vraiment saisissant de ce document, c'est que nous avons devant nous le plus ancien texte conçu dans une langue sémitique, et que nous pouvons ainsi suivre l'idiome des Assyriens depuis ses débuts presque enfantins, à travers plus de quarante siècles. Nous y voyons, à cette époque voisine de celle des Pyramides d'Égypte, la même grammaire, et nous pouvons seulement constater une légère modification dans l'application des sifflantes. Nous retrouvons donc la persistance du même principe linguistique, modifiée légèrement pendant l'immense période de quatre mille ans.

Quelques remarques grammaticales pour expliquer notre traduction suffiront.










L'invocation du dieu Bel, écrit à la sumérienne, manque dans le second exemplaire ; elle est suivie des lettres *u gal-ba* (*belisu rabu* en assyrien). L'*u* est écrit par le crochet ◀, qui, dans ces textes antiques, est indiqué par le simple rond, exprimant également comme le crochet le nombre de dix. *U* est équivalent à *belu*, « seigneur », et toute cette phrase est écrite dans la forme de la langue primitive, comme elle le sera encore dans les textes assyriens de l'époque la plus récente.

Le second exemplaire nous fournit une donnée d'un intérêt capital : le nom du père de Bingani-sar-iris, Itti-Bel, c'est-à-dire « avec Bel ». Ce personnage a dû être roi lui-même. Les monarques assyriens n'ont pas l'habitude de signaler le nom de leur père, si celui-ci n'a pas régné. Il n'y a presque pas d'exceptions à ce sujet : Teglathphalasar, Sargon et Nabopolassar sont dans ce cas¹.

Ces titres du roi n'offrent rien de nouveau. Le premier exemplaire ajoute au titre du roi d'Accad ou Agadé celui de *ris baūlati Beli*, « chef du domaine de Bel ». Le signe *ba* se trouve écrit au-dessus de *ris* (SAK). Le titre lui-même pourrait être la vraie signification du mot *issakku* ou *patési* ; en tout cas le complexe se trouve souvent, par exemple dans les textes de Sargon (TAUREAUX, 1. 59), où *ba'lat Bel* est opposé à la royauté d'Assyrie. C'est donc le titre antique des rois de la Chaldée.

La phrase finale constitue la vraie importance du texte. En effet, il faut pour la bien saisir dépouiller le pédantisme du grammairien, qui oublie que quatre mille ans ne sont pas « peu de chose dans la vie d'un peuple ». Le mot *u-sa-sa-ku-ni*, qui répondra plus tard à une forme sémitique ש-ס-נ , sera écrit par Adadnirar, vingt siècles plus tard, *u-sam-sa-ku (ni)*, et, après trois millénium et demi, par Sargon, *u-sam-sa-ku*. Ainsi, à cette époque récente, l'Assyrien Sargon (TAUREAUX, c. f.) écrira *liltu* ce que Bingani-sar-iris rend par *lilgutu* ou *lilgatu*, et, plus conforme au *resazaku*, il rendra avec plus de notion grammaticale le *lisuhu* et *lisuha* par la forme plus correcte de *lissuhu*.

1. Si Nabonid nomme son père, Nabu-balatsu-iqbi, il ne faut pas oublier que celui-ci est désigné par *rabū inga* « le maître des secrets », qui, selon l'usage du temps, ne semble pas se rapporter à Nabonid lui-même.

Seulement la lecture présente des difficultés. Un signe  n'existe pas, à moins d'y voir le moderne . *dar*; car  se fait . Nous supposons, nous dirons presque nous soupçonnons, que cette forme bizarre n'est que le moderne , « les deux mains », de sorte que ce signe, suivi de *a* est à lire *qateya* « mes deux mains ». Mais la chose n'est pas aussi certaine que la fin de l'inscription qui est d'une netteté absolue. Le signe  est le signe , *isdu*, « fondement, racine », et se trouve plus tard, au XII^e siècle, sur le caillou de Michaux (col. III, l. 12), dans la forme de *isidsu*, *liššuḫu*. La fin est *zirsu lilqutu* chez Sargon : le roi antique mèt *sēzirsu*, ce qui plus tard ne s'emploie que pour désigner des semences végétales; car *sē* sera et était déjà l'héroglyphe de blé. Le signe si compliqué de  n'est que le *il*  des modernes. Le mot est donc écrit *li-il-gu-tu* ou *li-il-ga-ta*, car dans la pierre B les deux formes du pluriel se terminent en *a*, *lisuḫa* et *lilguda*. La transformation du *g* en *q* est encore en usage dans la prononciation arabe, comme elle l'était déjà en Mésopotamie à une époque reculée.

Et tout ce passage se trouve reproduit en sumérien dans un passage de Kadasman-Turgu (Hilprecht, pl. XXIV, l. 14 et suiv.) :

lu musarra ba
qui tabulæ isū

su neppir e a
manum inferet

En-lil nugallabi
Belus, rex suus,

nugal kurkurrakit
rex terrarum,


giribi hienširri
radicem ejus eripiat

u kulbi
et semen ejus

hientilli.
deleat.

Si l'on voulait traduire en assyrien cette phrase sumérienne, on dirait :

Sa musarā amni yusamšaku Bēlu sarrusu sar matāti isidsū liššuḫ au zirasu lilqut.

Le roi Kadasman-Turgu emploie le même idéogramme  et pour *našahu širri* (écrit *buri*) et pour *laqātu* celui de *tilli*, donné également par les syllabaires (R, III). La forme *lilqut* traduit ailleurs (R, IV) le sumérien *hantilla*, avec une autre vocalisation que notre *hentilli*¹.

Ainsi se trouve expliqué ce document antique, remontant probablement au delà de quatre mille ans avant l'ère chrétienne.

Nous arrivons à la question de l'identité de notre roi avec celui que la légende chal-

1. Je vois avec plaisir que M. Hilprecht a déjà lu et interprété le mot.

2. On est fondé en droit, véritablement, à dire à ceux qui veulent encore se payer la peine inutile de contester la langue sumérienne et qui ne voient qu'un alphabet dans cet idiome, qu'ils n'ont jamais vu ni n'ont voulu voir un texte sumérien quelconque.

décenne nomme Sargon I, père de Naram-Sin, et qui vivait au XXXVIII^e siècle avant notre ère. On nous dit que *Sargina* (*Sarru-ukin*, *Sar-kin*), n'est qu'une abréviation de *Sargani-sar-iris*, telle qu'elle se montre souvent dans les listes assyriennes des rois antiques. Cet argument pêche par sa base, car ces prétendues abréviations sont des mutilations de l'écriture : on y écrit *Kandal* pour *Kandalanu*, *Kian* pour *Kianna*, *Bibē* pour *Bibēupāsi*, ou *kur* pour *inkurra* (*sadu*), « l'Est », *si* pour *insidi* (*eltanu*), « le Nord ». Il y a de véritables abréviations à signaler, telle que la même forme *Suzub* appliquée par Sennachérib à deux personnages différents dont l'un s'appelait *Musezib-Marduk* : « Sauveur est Merodach, » *Mesesimordacus*, et l'autre *Nergal-usezib* (*Irigibelus*) : « Nergal sauve. » Les deux formes verbales contenues dans ces deux noms propres ont été remplacées par l'infinitif, marquant l'action, avec la suppression du nom divin respectif. Mais tel n'est pas le cas ici : car on veut substituer le nom « Puissant est le roi de la cité » au nom encore obscur, soit *Sar-kinu*, « roi vrai », soit *Sarru-ukin*, « le dieu non nommé, institué roi ».

Puis la lecture de *Sargani*, qui peut se défendre, n'est nullement sûre. L'hiéroglyphe de l'arbre en feuilles a les valeurs suivantes, énumérées dans l'excellent travail de M. Brunnow : *kir*, *kes*, *ma*, *mu*, *sar*, *sir*, *ser*, auxquelles il faut ajouter celles de *gan*, *kan*, *mes* et très certainement *bin*. Car le cylindre publié par M. Menant (*Glyptique*, t. I, pl. I, n^o 1) a au moins autant de force et d'autorité que nos considérations philologiques à nous et même à celles de qui que ce soit. On y lit :

Bi-in-ga-ni-sar-iris
Bingani-sar-iris

abil (*TUR*) *sarri*
fils regis.

I-zi-lum
Izil

tup-sar
scriba

asad (*NIT*)-*su*
servus ejus

« Bingani-sar-iris, fils du roi. — Izil, le scribe son serviteur. »

On conviendra que ce petit texte nous autoriserait pleinement à lire le nom de notre roi Bingani-sar-iris, et de lire la glose (R., II, 31, 65; V, 41, 29) :

Binganu (non *sarganu*) = *dannu*.

Le mot *binganu* n'a pas besoin d'être plus sémitique que *sakkanakku*, *issakku*, *nisakku*, *patesi*, signifiant « gouverneur », que *tupsarru* « scribe »; nous savons déjà que *tup* veut dire « table » et *sar* « écrire », et que l'hébreu טפסר le rend exactement, et ainsi nous saurons peut-être bientôt l'origine d'un mot sémitisé, *binganu*, « fort, puissant ». D'ailleurs, l'objection se réduit à rien : il y a le fait brutal que *bingani* se trouve dans un texte sémitique.

Mais admettons une fois la lecture de Sargani-sar-iris, et n'envisageons plus le mot,

mais la personne. Sargon I a été un conquérant, un usurpateur dont la légende si connue ressemble à celles de Moïse et de Cyrus combinées. Sargon est le fils d'une princesse, et il « n'a jamais connu son père ». La phrase *abi ul idi*, « patrem non novi », ne signifie pas qu'il ne l'ait pas connu personnellement, mais qu'il ignore sa naissance. La princesse, tracassée par le frère de son père, l'a mis au monde clandestinement et le place dans une boîte enduite de poix qu'elle confie aux eaux de l'Euphrate. Un berger accueille l'enfant qui, devenu grand, s'empare de la royauté d'Accad et devient conquérant.

Sargon se nomme roi d'Accad (Agade), tout comme Bingani-sar-ali. Est-ce bien là une raison pour les croire identiques? Mais celui-ci a un père qui se nomme Itti-Bel, et qu'il ne mentionnerait certes pas s'il n'avait pas été roi. Je ne veux pas commettre les pétitions de principe qu'on peut reprocher à mes éminents collaborateurs et tirer des conclusions des faits que je dois prouver d'abord. Si Bingani-sar-iris est le roi qui nous occupe, il était « fils de roi ».

La considération résultant de cette diversité de situation a bien son poids, plus de poids assurément que l'argumentation en sens contraire : à savoir que le puissant Sargon a dû laisser des textes à Nipur et que pour cela Sargani-sar-iris, qui y en a laissé, doit être Sargon. Mais il y a pu en avoir, sans que nous les ayons trouvés, et l'*argumentum ex silentio* n'a jamais une grande force.

D'ailleurs les textes du roi en question ne parlent pas de conquêtes lointaines; il était comme Sargon, roi d'Accad, et régnait à Nipur, qui n'en est pas excessivement éloigné.

Donc, tout ce qu'on a avancé pour prouver l'identité de Sargon et de Bingani-sar-ali n'emporte pas la conviction; la non-identité doit être affirmée jusqu'à preuve du contraire.

Nous pensons même que le roi de Nipur est plus ancien que Sargon I et Naram-Sin. L'écriture de ses textes est plus archaïque que celle des documents de Naram-Sin, qui sont déjà entrés dans la phase des inscriptions qu'on peut nommer cunéiformes. Là, les clous sont formés avec art, et les éléments ont déjà la forme du coin. Il faut faire remonter son époque au delà du XXXVIII^e siècle, et ainsi tombe l'hypothèse que nous avons émise également que Sargon était le premier roi sémitique. Il est vrai que les Assyriens faisaient reculer jusqu'à lui l'institution de bibliothèques, et que les plus anciennes prédictions et prophéties se rattachent à ces noms de Sargon et de Naram-Sin. Mais ce fait ne prouve nullement qu'il ait commencé la liste des rois sémitiques de la Chaldée.

En tout cas, nous nous trouvons en présence d'un texte remontant à l'antiquité la plus reculée qu'on ait pu assigner aux études linguistiques. Il est intéressant à voir comment une langue peut, tout en se modifiant légèrement, se maintenir intacte pendant quarante siècles, et témoigner ainsi de sa vitalité indestructible et de son indébile individualité.

